

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

QUATREME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

VII

(Suite)



Georget la soutint dans ses bras. (P. 12, col. 2)

Georget du faire à son ami le récit de la bataille heureuse de Bapaume, l'espoir que cette journée avait fait naître, la retraite de l'armée de l'aidherbe écrasée par des forces considérables.

— Enfin, tu as pris part à une victoire, toi ! tandis que moi ! Tu as été blessé, décoré ! . . .

— Que veux-tu, tout le monde ne peut pas avoir ma chance, répondait Georget en riant.

Depuis son arrivée, tout le monde semblait heureux à Beauchamp. Simone elle-même retrouvait son animation, sa gaieté de jadis.

Quand à Fanchon, entre son fiancé et son frère, ayant retrouvé sa mère Catherine qui vivait heureuse et respectée chez M. Delort, que pouvait-elle souhaiter ?

Est-ce que Dieu ne la dédommageait pas des jours de douleur de son enfance en entourant sa jeunesse d'un rayonnement de bonheur !

Dans les remerciements qu'elle adressait au ciel, elle mêlait les noms de ceux qui l'avaient secourue, protégée, aimée. . . .

Chaque soir, elle s'endormait dans une atmosphère enivrante de douceur, sous les regards de Dieu et la protection des anges de lumière.

VII

Mme de Beauchamp ne lance pas d'invitations cette année.

On vivra en famille, en petit comité d'amis, c'est-à-dire de M. Delort et de Georget, car Fanchon est de la famille, elle.

L'hiver suivant, Mme de Beauchamp la présentera à ses amis de Paris comme la fiancée de Jacques.

Tous sont contents de cette détermination ; l'année précédente, celle de la guerre contre les Allemands, a été si pleine de tristesse et d'angoisse !

Les six premiers mois de celle-ci ont été plus affreux encore : la défaite consommée, la capitulation de Paris, la France mutilée par l'ennemi, et douleur plus épouvantable, chargeant la guerre civile d'agrandir ses plaies béantes, de faire couler jusqu'à la dernière goutte de son sang !

On a passé par des trances mortelles ; à tous est nécessaire le repos des convalescents, les douces causeries, les lentes et tranquilles promenades, les calmes soirées auprès du foyer familial.

D'ailleurs, ce n'est pas qu'à Beauchamp qu'on pense ainsi, partout, les membres des familles dispersées se retrouvent, se joignent, se serrent autour de ceux que la tempête a épargnés ; la vie sociale reprendra ses droits plus tard.

Peu à peu, les cœurs serrés se dilatent à la chaleur du bienfaisant foyer ; de nouveau l'amour, l'amitié, les tendres sentiments de la paix bénie remplacent les colères, les haines, les forfaits, fruits maudits de la guerre.

A Beauchamp, les journées remplies par les promenades, les jeux et les causeries succèdent aux soirées embellies par les chants.

Fanchon chante. Elle chante pour ses amis seulement et sa douce voix les transporte, charmés, dans les hautes et pures régions de l'art où ne parviennent pas les lourds bruits de la terre.

Mme de Beauchamp n'a fait qu'une exception à la règle qu'elle s'est tracée de n'inviter personne et de n'accepter aucune invitation ; elle a promis d'assister avec sa famille à la fête patronale du village.

Son refus eût désolé de braves gens, augmenté les souffrances des pauvres.

Elle assistera donc à l'inauguration de la fête et le soir, ainsi qu'aux années heureuses, elle offrira à tous dîner et bal sous les ombrages du parc.

Jamais, excepté pendant l'année terrible, Mme de Beauchamp n'a manqué à ce qui, pour elle, était un devoir de position et surtout une occasion de larges aumônes.

Les garçons du village, précédés de musiciens, vinrent, selon l'usage, offrir à la châtelaine une brioche agrémentée de rubans habituellement multicolores.

Cette année s'y enroulent seules les trois couleurs de la France à laquelle ils avaient tant craint d'être arrachés.

Ce détail émitif Jacques. Il joignit son obole à celle de sa mère et serra les mains des gars avec une chaleureuse énergie.

Il les connaissait presque tous et dit à chacun un mot aimable, rappela un souvenir d'enfance.

Les "garçons de fête" partirent en faisant retentir les échos de leurs cris de joie.

La fête s'inaugurait par une messe dite par le vieux curé et à laquelle assista la famille de Beauchamp.

Simone y tint l'orgue et Fanchon chanta l'O Salutaris.

Sa voix s'élevait vibrante vers la voûte gothique, répandait dans l'humble église une atmosphère de poésie mystique, se mêlait aux vapeurs de l'encens, faisait battre les cœurs. . . .

Le curé déjeunait ce jour-là au château, c'était de tradition.

L'abbé Pierre, — un vrai Lorrain, — était un vieillard d'une soixantaine d'années, court et solide.

Il labourait lui-même son jardin en fumant sa pipe, ce qui ne scandalisait nullement ses paroissiens ; ils entraient faire un bout de causerie avec lui et goûter à son kirch.

L'abbé Pierre était depuis trente ans curé de village.

Tout le monde l'aimait ; les joueurs de boules seuls le craignaient, il était de première force à ce sport qui demande plus d'adresse et de muscles que de mise de fonds.

C'est toujours lui qui emportait le prix : une bouteille de vin gris. On ne lui en voulait pas parce qu'il la laissait à ses adversaires.

Ce bon curé aux rudes et simples manières était éloquent. Il avait une façon à lui de comprendre et de commenter l'Evangile ; il donnait tout ce qu'il avait.

Il en résultait que l'abbé Pierre était fort mal vêtu. Il portait de gros souliers de paysan, une soutane rapiécée et un chapeau roussi.

Il riait aisément, comme un enfant ; et l'on voyait ses dents blanches habituées à mordre dans le pain bis du pays.

Ce simple curé de campagne était un érudit qui préférait l'Evangile à toutes les connaissances, à tous les commentateurs.

Dans son jardin, il soignait des ruches, en récoltait le miel et savait en faire des boissons pour les enfants malades.

Il y cultivait du tabac exquis qu'il apprêtait lui-même et fumait dans les grands jours.

En temps ordinaire, comme ses paroissiens, il fumait du grossier tabac de zone.

Jacques adorait ce bon vieillard simple et tolérant. Son cœur se